MEDIAEVAL SOPHIA

ISSN: 1970-1950

Studi e ricerche sui saperi Medievali

Peer e-Review annuale dell'Officina di Studi Medievali

Direttrice
Patrizia Sardina

Vicedirettrice
Daniela Santoro

Direttore
editoriale
Diego Ciccarelli

24 (gennaio-dicembre 2022)

MEDIAEVAL SOPHIA 24
(gennaio-dicembre 2022)

Mediaeval Sophia 24
gennaio-dicembre 2022

Sommario

Redazionale 1

Studia

Marcello Pacifico, *Ermanno di Salza, gran maestro dell'Ospedale di Santa Maria dei Teutonici, e le crociate (1217-1230)* 3

Rosanna Alaggio, *Un "progetto" di città. La ri-costruzione dell'abitato di Cosenza in età federiciana* 19

Daniela Santoro, *Il corpo delle regine* 45

Amedeo Feniello, *Art and money: Giotto and the Florentine Banks in the Angevine Naples* 63

Christine Gadrat-Ouerfelli, *Pèlerin occidental, guide oriental: relations et representations* 79

Salvina Fiorilla, *Sepolture e memoria tra Medioevo ed Età moderna nella Sicilia meridionale: il caso di Gela* 93

Focus
Finestre sulle identità di genere nella predicazione degli ultimi secoli del Medioevo

Laura Gaffuri, *Identità di "genere" e predicazione medievale: risultati e prospettive di un dibattito italiano* 111

Clovis Maillet, *Transition de genre dans la* Legenda aurea, *les* Sermones *et la* Chronica Civitatis Ianuensis *de Jacques de Voragine* 125

Linda G. Jones, *Constructing Gender Identities and Relations in a Mudejar Hortatory Sermon Addressed to Women* 141

Lecturae 159

Franco Cardini, *L'avventura di un povero cavaliere del Cristo. Frate Francesco, Dante, madonna Povertà*, Roma-Bari, Laterza, 2021, pp. 424, ISBN: 978-88-581-4511-1 (Vincenzo Tedesco)
Martina Del Popolo, *Il patrimonio reginale di Isabella di Castiglia. Le signorie di Sicilia e Catalogna (1470-1504)*, Palermo, Associazione Mediterranea n. 38, 2022, pp. 464, ISBN: 978-88-85812-92-5, ISBN online: 978-88-85812-93-2 (Miriam Palomba)
Marina Montesano, *Ai margini del Medioevo. Storia culturale dell'alterità*, Roma, Carocci, 2021, pp. 271 (Frecce, 323), ISBN 978-88-290,0501-7 (Marco Papasidero)
Massimo Oldoni, *L'incantesimo della scienza. Storia di Gerberto che diventò papa Silvestro II*, Bologna, Marietti 1820, 2022, pp. 188, ISBN: 978-88-211-1316-1 (Silvia Urso)

Attività OSM gennaio-dicembre 2021 171

Curricula 177

Christine Gadrat-Ouerfelli

Pèlerin occidental, guide oriental: relations et représentations

Occidental pilgrim, Oriental guide: relations and representations

Résumé
Plusieurs récits de pèlerinage en Terre sainte du XV^e^ siècle mentionnent les guides locaux chargés de favoriser et d'encadrer les déplacements des pèlerins. Ceux-ci en parlent dans les paragraphes consacrés aux conseils qu'ils donnent à leurs éventuels successeurs, leur recommandant souvent de n'accorder qu'une confiance limitée à ces personnages, rarement dépeints sous des jours favorables. Voyageant dans un espace qui ne lui est pas familier, le pèlerin se voit obligé malgré lui de se fier à son guide, seul à pouvoir assurer sa sécurité et son accès aux lieux désirés. Mais on lit aussi, dans certains récits, des passages plus personnels, faisant état d'une relation plus profonde établie entre le pèlerin et son guide.

Mots clés : pèlerinage, pèlerins, Terre sainte, relations entre chrétiens et musulmans, guides.

Abstract
Several 15^th^ century pilgrimage narratives to the Holy Land mention the local guides, who had to lead and to make the trips of the pilgrims easier. The letters speak about them in places dedicated to advices for potential pilgrims ; they often recommend not to rely completely to these people, rarely portrayed in a favorable manner. Travelling through an unfamiliar space, the pilgrim is reluctantly obliged to trust his guide, the only one able to keep him safe and to provide him access to the desired place. But we can read, in some narratives, more personal passages too, showing a more profound relationship between the pilgrim and his guide.

Keywords : pilgrimage, pilgrims, Holy Land, relations between Christians and Muslims, guides.

Au XV^e^ siècle, le pèlerinage en Terre sainte se déroule selon une organisation bien rodée. Tout est parfaitement organisé pour les pèlerins, qui sont pris en charge de leur débarquement à Jaffa jusqu'à leur rembarquement à la fin de leur séjour.[1] Les accords contractés entre les sultans mamelouks et les Franciscains du couvent du mont Sion à partir des années 1320-1330 aboutissent à une organisation du pèlerinage pensée jusque dans ses moindres détails.[2] Les Mamelouks ont en effet accordé de l'intérêt au pèlerinage chrétien à Jérusalem et en Terre sainte et ont mis en place une série de

[1] A. Graboïs, *Le pèlerin occidental en Terre sainte au Moyen* Âge, De Boeck, Paris-Bruxelles 1998, p. 48 ; B. Saletti, *I francescani in Terrasanta (1291-1517)*, Libreriauniversitaria, Padova 2016, pp. 141-152.

[2] B. Saletti, *I francescani in Terrasanta*, cit., pp. 54-67 ; P. Moukarzel, *Les Franciscains dans le sultanat mamelouk des années 1330 jusqu'à 1516*, in « Le Moyen Âge » 120.1 (2014), pp. 135-149 : 136-138; B. Dansette, *Les pèlerinages occidentaux en Terre Sainte: une pratique de la « Dévotion moderne » à la fin du Moyen Âge? Relation inédite d'un pèlerinage effectué en 1486*, « Archivium franciscanum historicum » 72 (1979), pp. 106-133 et 330-428 : 108-110.

mesures destinées à la fois à encadrer les pèlerins et à leur garantir une certaine sécurité, mais également à s'assurer des revenus non négligeables.

La fonction et les prérogatives des guides et interprètes accompagnant les pèlerins vers les différents lieux saints sont strictement encadrées et organisées. Ce sont des fonctions officielles, dont les officiants sont nommés par l'administration mamelouke. Leur rôle est toutefois multiple et il n'est pas possible de distinguer entre plusieurs fonctions : le guide « est tout à la fois guide, intendant, autorité administrative, agent de voyages et interprète ».[3]

Cette organisation n'empêche toutefois pas les abus, les désaccords ou les problèmes de compréhension entre guides et pèlerins. Ces derniers se trouvent dans une position qu'ils jugent souvent inconfortable : voyageant dans une région qui leur est en grande partie inconnue, et en tout cas pas familière, les pèlerins se voient obligés malgré eux de se fier à leur guide, seul à pouvoir assurer leur sécurité et leur accès aux lieux désirés. Or, le guide, du fait de sa religion (il s'agit toujours d'un musulman), de sa nationalité et, parfois, de sa connaissance limitée des langues parlées par les pèlerins, suscite presque toujours la méfiance des voyageurs dont il a la charge, et qui sont réticents à lui accorder une pleine confiance. Mais on lit aussi, dans certains récits, des passages plus personnels, faisant état d'une relation plus profonde établie entre le pèlerin et son guide.

I. L'encadrement des pèlerins à Jérusalem : entre protection et méfiance

Au XV^e^ siècle, le pèlerinage à Jérusalem et en Terre sainte ressemble assez bien aux voyages touristiques en groupes d'aujourd'hui. Il y a peu de place laissée à l'improvisation ; au contraire, les pèlerins suivent un programme bien établi et quasiment immuable dans lequel ils sont pris en charge entièrement, depuis leur arrivée en galées sur les côtes palestiniennes jusqu'au moment où ils reprennent la mer pour rentrer chez eux. Lorsque le pèlerin débarque à Jaffa, il est accueilli dès sa descente du navire à la fois par les franciscains du mont Sion et par les autorités locales, au premier rang desquelles figure le guide-interprète officiel nommé par l'administration mamelouke.[4]

C'est souvent lors de la description de l'arrivée à Jaffa que l'on trouve dans les récits les premières mentions de ces guides et de leur rôle. Ainsi, Bertrandon de La Broquère, premier écuyer tranchant du duc de Bourgogne Philippe le Bon, qui y débarque en 1432, les évoque rapidement, mais n'occulte pas l'aspect financier de cette procédure : « Les interprètes et autres officiers du sultan se rendent à Jaffa pour connaître le nombre de pèlerins et les guider, et pour recevoir un tribut dû au sultan,

[3] J.-C. Faucon, « Le truchement, soutien et oppresseur du pèlerin médiéval », in J.-C. Faucon-A. Labbé-D. Quéruel (eds.), *Miscellanea Mediaevalia, Mélanges offerts à Philippe Ménard*, Champion, Paris 1998, t. I, pp. 493-512 : 511.

[4] B. Dansette, *Les pèlerinages occidentaux en Terre Sainte*, cit., pp. 116-117.

c'est-à-dire ce qu'il prend aux pèlerins ».[5]

Louis de Rochechouart, évêque de Saintes, qui effectue le pèlerinage du 25 mai au 25 juin 1461, rend également bien compte de cette étape du voyage :

> Aussitôt à terre, nous fûmes tous comptés par un Sarrasin qui se disait scribe du sultan. Il y avait également le grand truchement du sultan qui servait d'interprète, et dont le nom était Callilus, c'est-à-dire Kalil. Celui-ci n'avait pas bien appris l'italien, mais il avait avec lui deux ou trois brigands qui connaissaient l'italien et l'allemand ; l'un s'appelait Abdlecade, ce qui signifie au service de Dieu, l'autre Mahomet. Ils étaient côte à côte sur des ânes, attendant la répartition des pèlerins.[6]

Le terme de *Callilus* (ou *Calinus* chez Félix Fabri, *cf. infra*) désigne l'interprète (ou « truchement ») qui accompagne les pèlerins. Il viendrait de l'arabe « qal'i », signifiant « il a dit ».[7] Il s'agit d'une fonction officielle, dont le monopole est accordé par le sultan mamelouk, contre une somme d'argent importante.[8]

On perçoit bien une certaine méfiance qui s'installe d'emblée, de la part du pèlerin, qui se sent traité « comme du bétail »[9], vis-à-vis de ses interlocuteurs locaux.[10] Les pèlerins ont souvent du mal à comprendre les restrictions qui leur sont imposées, mais qui ont principalement pour but de garantir leur sécurité face à des populations parfois hostiles ou dont ils méconnaissent les coutumes. Le fait de devoir payer à plusieurs reprises incommode par ailleurs les pèlerins, qui ont le sentiment d'être extorqués ; les témoignages de pèlerins concernant la cupidité et l'appât du gain de leurs interlocuteurs locaux sont multiples.[11]

Félix Fabri est probablement le pèlerin le plus précis et le plus complet pour tout ce qui concerne le pèlerinage à Jérusalem et en Terre sainte. Ce dominicain d'Ulm, en Allemagne, a effectué deux pèlerinages, le premier en 1480 et le second en 1483. Lors de son second pèlerinage, il s'est également rendu au Sinaï et en Égypte. C'est au retour de ses deux voyages qu'il entreprend la rédaction de son *Evagatorium*, un récit très long et très détaillé de ses pèlerinages et de tout ce que ses lecteurs pouvaient

[5] Bertrandon de La Broquère, *Le voyage d'Orient. Espion en Turquie*, ed. by H. Basso-J. Paviot, Anacharsis, Toulouse 2010, p. 45.

[6] Louis de Rochechouart, « Journal de voyage à Jérusalem », in D. Régnier-Bohler (ed.), *Croisades et pèlerinages. Récits, chroniques et voyages en Terre sainte, XII^e^-XVI^e^ siècle*, Robert Laffont, Paris 1997, p. 1138.

[7] J.-C. Faucon, « Le truchement », cit., p. 511.

[8] *Ibid*.

[9] Louis de Rochechouart, « Journal de voyage à Jérusalem », cit., p. 1138.

[10] Voir aussi N. Chareyron, *Les pèlerins de Jérusalem au Moyen Âge. L'aventure du Saint Voyage d'après journaux et mémoires*, Imago, Paris 2000, pp. 92-93.

[11] P. Porcasi, « I pellegrini occidentali di fronte all'Islam nell basso Medioevo », in J.-M. Martin-R. Alaggio (eds.), *« Quei maledetti Normanni ». Studi offerti a Errico Cuozzo*, Centro Europeo di Studi Normanni, Napoli 2016, t. I, pp. 919-947 : 924-927. Voir aussi G. Pinto, « I costi del pellegrinaggio in Terrasanta nei secoli XIV e XV (dai resoconti dei viaggiatori italiani) », in F. Cardini (ed.), *Toscana e Terrasanta nel Medioevo*, Alinea, Firenze 1982, pp. 256-284.

désirer apprendre sur un tel voyage et sur les lieux saints.[12] Son texte est d'une richesse infinie et servirait à lui seul à documenter le déroulement des pèlerinages à la fin du XV^e^ siècle. Il n'est donc pas étonnant que l'on trouve chez lui toutes les informations qui nous intéressent ici au sujet des guides destinés aux pèlerins chrétiens.[13]

Félix Fabri explique clairement le fonctionnement de l'encadrement par des guides à Jérusalem :

> À Jérusalem, l'Hôpital et les pèlerins chrétiens ont deux maîtres, l'un supérieur et l'autre inférieur. Le maître supérieur s'appelle *Sabathytanco*, c'est le grand *Calinus*. Le maître inférieur a pour nom *Elphahallo*, le petit *Calinus*, c'est-à-dire le maître inférieur de l'Hôpital et des pèlerins. Mais on les appelle aussi tous deux les *truchements*, c'est-à-dire les gardiens, les guides ou les protecteurs des pèlerins chrétiens. Il y a en effet dans toute cité certaines personnes auxquelles le Sultan donne l'autorisation de guider les chrétiens à travers le pays et les protéger : ce sont les maîtres, délégués de la cour du Sultan et on les appelle des truchements. Les Juifs aussi ont, pareillement, leurs truchements ou *Calini*. Et là où l'affluence des pèlerins est grande et fréquente, il y a deux *Calini*, le grand et le petit, comme à Jérusalem et au Caire. L'un est soumis à l'autre ; ainsi le petit *Calinus* reçoit sa paye du grand qui, lui, l'extorque aux pèlerins. Quand ces truchements sont honnêtes et loyaux, tout se passe bien pour les pèlerins, mais quand ce n'est pas le cas, alors c'est le désespoir chez les pèlerins, comme on le verra plus tard. Le grand truchement de Jérusalem, *Sabathytanco*, était un homme grand, âgé, riche et vraiment de haute moralité, mais dur avec les pèlerins qu'il menait sans repos d'un lieu à l'autre, et prompt à percevoir de l'argent. Il ne respecta pas non plus tout à fait les accords et revint sur plusieurs promesses ; il nous défendit cependant assez fidèlement et nous aida consciencieusement dans les affaires pour lesquelles nous fîmes appel à lui. Quant au petit *Calinus* de Jérusalem, Elphahallo, c'était un homme âgé, plus qu'octogénaire, je crois, un Sarrasin simple et loyal, grandement estimé pour sa valeur morale. Il avait toutefois un défaut : il estimait que tout homme peut être sauvé dans la foi dans laquelle il est né, s'il la garde intacte, et disait que les apostats de la foi doivent tous être damnés.[14]

[12] Félix Fabri, *Les errances de frère Félix, pèlerin en Terre sainte, en Arabie et en Egypte*, ed. by J. Meyers-M. Tarayre, Classiques Garnier, Paris 2013-2021, tt. I-IX.

[13] J. Meyers, « L'encadrement du pèlerin de Jérusalem à la fin du XV^e^ siècle d'après l'Evagatorium de Frère Félix Fabri », in J.-M. Cauchies-P. Desmettes-E. Falzone (eds.), *L'encadrement des pèlerins du XII^e^ siècle à nos jours*, Facultés universitaires Saint-Louis, Bruxelles 2010, pp. 125-152.

[14] Félix Fabri, *Les errances de frère Félix*, cit., t. V (2017), pp. 90-93 : « Nam hospitale et peregrini christiani habent in Ierusalem duos magistros, superiorem et inferiorum. Superior dicitur *Sabathytanco*, et Calinus maior. Inferior uocatur *Elphahallo*, calinus minor, id est magister hospitalis et peregrinorum minor. Ambo eciam calini dicuntur *trützschelmanni*, id est defensores et ductores, siue prouisores christianorum peregrinorum. Sunt enim in qualibet ciuitate aliqui quibus soldanus concedit ut christianos per terram ducant et eos protegant, et sunt magistri officiales de curia domini soldani et dicuntur trütschelmanni. Sic eciam Iudei habent suos trützschelmannos siue calinos. Et in locis ubi est magnus et frequens aduentus peregrinorum sunt duo calini, maior et mino, sicut in Chayro, et illi duo sunt subordinati, et minor recipit stipendium a maiore, maior autem extorquet ea a peregrinis. Et quando illi trützchelmanni sunt recti et probi, bene stant peregrini, sed quando secus est, tunc sunt peregrini perditi, sicut patebit in processu. Maior trützchelmannus de Ierusalem, *Sabathytanco*, erat homo longus, senex, dies, et multum de claris moribus, peregrinis durus in continua circumductione et grauis in pe-

Il s'agit donc d'une organisation bien structurée. D'ailleurs, il est déconseillé aux pèlerins de ne pas se plier à cette organisation, comme le racontent plusieurs pèlerins, dont Félix Fabri.[15] Dès leur arrivée à Rama, le père gardien du mont Sion adresse un sermon aux pèlerins afin de leur exposer les « règles que doivent respecter ceux qui parcourent la Terre sainte au milieu des Sarrasins et des infidèles pour éviter de courir des risques par ignorance ».[16] Parmi ces règles, figure celle selon laquelle « aucun pèlerin ne doit circuler seul sans un guide sarrasin, parce que c'est dangereux et contraire à la sécurité. Moi, F. F. F., j'ai mal observé cet article, comme le montre la suite des événements ».[17] En effet, à plusieurs reprises, le dominicain indique qu'il n'a pas respecté l'interdiction du père gardien et qu'il s'est rendu dans des lieux non autorisés, afin de satisfaire sa curiosité insatiable.

Il a notamment fait appel à un guide non officiel juif pour visiter des sites hors parcours :

> Le quatrième jour [d'août], après le repas, nous descendîmes ensemble du mont Sion, sous la conduite d'un Juif qui voulait, disait-il, nous montrer des lieux cachés. Dans la descente, nous arrivâmes au mur méridional de cette église qui se trouve près du Temple du Seigneur. […] Nous visitâmes ce lieu dans la crainte et en silence, puisque nous aurions été en danger si les Sarrasins nous y avaient vus, et c'est aussi la raison pour laquelle nous avions choisi le moment de leur repos.[18]

cuniarum mulctacione, et non satis bene tenuit compactata et in multis promissis cessit; satis fideliter tamen nos defendit, et in quibus eum inuocauimus diligenter adiuuit. Calinus vero minor de Ierusalem, Elphahallo, erat uir senex, credo plus quam octogenarius, simplex et rectus Sarracenus, et multa pollens morali uirtute, illius autem erroris fuit quod cerdidit omnem hominem saluari posse in ea fide in qua natus est, si illam integram seruaret, et ab ea fide apostatas omnes dixit esse dampnandos ».

[15] Louis de Rochechouart parle lui aussi des recommandations faites aux pèlerins par le père gardien : « Au moment de l'offertoire, le père gardien nous fit de nombreuses recommandations. […] concernant les périls rencontrés habituellement par les pèlerins, il allait de soi que nous devions nous déplacer tous ensemble en prenant garde à nos bourses, et que nous devions cacher notre vin, parce que les Sarrasins l'apprécient beaucoup » (Louis de Rochechouart, « Journal de voyage à Jérusalem », cit., p. 1139). Récit similaire chez Jean de Tournai : *Le récit des voyages et pèlerinages de Jean de Tournai, 1488-1489*, ed. by B. Dansette-M.-A. Nielen, CNRS Editions, Paris 2017, pp. 149-150.

[16] Félix Fabri, *Les errances de frère Félix*, cit., t. II (2013), pp. 170-171 : « Quem tenere deberent inter Sarracenos et infideles conuersantes in terra sancta, ne ignorancia periculum incurrere contingeret ».

[17] *Ibid.*, pp. 172-173 : « Nullus de peregrinis debet solus per loca uagari sine ductore Sarraceno, quia intutum et periculosum est. Hunc articulum ego F. F. F. male tenui, ut sequencia monstrant ».

[18] *Ibid.*, t. V, pp. 134-137 : « Quarto die prandio sumpto descendimus simul de monte Syon, quasi occulte, ducente nos quodam Iudeo qui dixit quod quaedam occulta uellet nobis ostendere. In descensu autem uenimus ad latus australe ecclesie illius quae stat iuxta templum Domini […]. Hunc locum uisitauimus cum timore et silencio, quia in periculo fuissemus, si sarraceni nos ibi conspexissent, ideo eciam tempus quietis eorum elegimus ».

II. Le pèlerinage au Sinaï et en Égypte : dépendance des pèlerins vis-à-vis de leurs guides

Lorsque les pèlerins se contentent d'effectuer le pèlerinage à Jérusalem et dans les lieux saints à proximité, leurs rapports avec les guides officiels ne donnent pas lieu à de nombreuses remarques, une fois passés la scène de leur rencontre à Jaffa et leur transfert vers la ville sainte. Mais lorsqu'ils décident de poursuivre leur voyage par une expédition au Sinaï et en Égypte, la question des guides prend une autre importance. La durée du parcours, ses difficultés – ils doivent traverser des régions sans eau et sans nourriture, peuplées de Bédouins –, le fait que sur ce trajet ils ne sont pas accompagnés par des franciscains, concourent à créer une dépendance plus grande des pèlerins vis-à-vis de leur guide, mais également l'occasion de développer des rapports plus proches.

Cette situation implique qu'un contrat soit dressé, à Jérusalem, avant le départ pour l'Égypte, entre les pèlerins qui souhaitent effectuer ce voyage et leur guide. Bertrandon de La Broquère donne des informations précises au sujet des négociations et des démarches qui eurent lieu entre le groupe de pèlerins auquel il appartenait et le guide qui les emmena dans le Sinaï :

> Et nous traitâmes avec Nâsir al-Din, qui était alors grand interprète de Jérusalem. Pour information, voici la façon dont il faut se préparer : on traite avec l'interprète en question, tant pour le paiement du droit du Sultan que pour le sien, dont chacun doit s'acquitter. Ceci fait, cet interprète adresse un message à celui de Gaza, à qui il fait dire de se mettre d'accord avec les Arabes du désert qui sont en mesure de conduire les pèlerins à Sainte-Catherine, car les Arabes n'obéissent pas toujours bien au Sultan. Il faut recourir à leurs chameaux ; et on paie dix ducats pour la location de chacun d'eux.
> Quand Nâsir al-Din eut conclu un engagement avec ces Arabes, il nous fit venir devant la chapelle qui se trouve à l'entrée de l'église du Saint-Sépulcre, sur la gauche. Là, il demanda à chacun de nous son nom propre, son nom de famille et son âge, et fit écrire tous ces renseignements. Il fit noter conjointement, pour nous tous, des indications sur notre physionomie, si nous avions quelques traces de blessures ou d'autres marques quand elles se trouvent sur le visage, notre taille et allure. Il envoya le double de toutes ces informations au grand interprète du Caire. Tout ceci est fait pour la sécurité des pèlerins.[19]

Comme à son habitude, Félix Fabri est particulièrement précis et détaillé à ce sujet. Il reprend dans son récit le contrat dressé avec le grand *Calinus* de Jérusalem, en prévision du voyage vers Sainte-Catherine.[20] Le dominicain allemand expose les différentes clauses du contrat signé, dont la première stipule que :

[19] Bertrandon de La Broquère, *Le voyage d'Orient*, cit., pp. 48-49.
[20] Félix Fabri, *Les errances de frère Félix*, cit., t. V, pp. 70-77.

> Le seigneur Sabathytanco lui-même, le grand Calinus, s'engage à prendre les dispositions pour nous conduire sains et saufs d'ici jusqu'en Égypte par les lieux cités plus haut et doit, en personne, nous accompagner à ses frais et dépens de Jérusalem à Gaza. Ce à quoi il s'est engagé en donnant sa parole.[21]

À la charge du guide figurent le paiement des péages et des taxes, la fourniture des montures, le transport des biens des pèlerins, l'approvisionnement et le transport de nourriture, « à l'exception du vin, que nous emmenions nous-mêmes avec nous à nos frais ». Félix Fabri précise enfin que : « L'ensemble de ce contrat, rédigé par écrit, sera signé et garanti à la chancellerie par les sceaux du seigneur préfet de Jérusalem et du grand *Calinus* ».[22] Tout semble fait pour que l'organisation de l'excursion vers l'Égypte ne laisse rien au hasard et que les pèlerins aient toutes les garanties nécessaires avant de s'aventurer sur cette route périlleuse.

Le pèlerin français anonyme, qui voyage en 1486, rapporte lui aussi les obligations contractées par le guide dans le contrat qu'il a signé :

> Et ce temps durant, je qui voulloye aller a Saincte Katherine du mont de Synay, en la compaignie du duc en Baviere et de sept autres allemans, et Monseigneur de la Guierche, messire Nicolas de Sainct Genoys et son frere, et Georges Languerant du pays de Picardie avec deux autres haulendoys, fismes notre pac et marché avec ung more nommé Amet, a présent truchement de Jherusalem. Pour ce que a le veoir, il nous sembloit estre bon homme selon sa loy, et chacun le nous conseilloit, mais serchasmes mal, car depuis nous fist beaucoup de larroncins; et appointasmes avec luy de nous mener et conduyre dudict lieu de Jherusalem juc a Saincte Katherine du Mont de Sinay, et de la retourner juc a la Matharie pres du Quayre; auquel voyaige faisant, nous devoit fournir ung chacun d'un bon asne pour chevaucher et ung chameau pour porter les bagaiges et vitailles, et nous devoit mener en personne et a seutecté en payant pour nous, et nous acquicter de tous tructz, devoirs et courtoysies quelz qu'ils fussent, a quelque part que ce fust, jusques au dit lieu de la Matherie; et pour ce faire, estions tenuz luy payer, pour teste XXV ducatz sans autre chose.[23]

Un peu plus loin, il raconte les démêlés et les déboires subis à cause de leur guide, moins recommandable qu'il n'y paraissait à première vue :

> La et sur le chemin nous dist Amet, nostre trucheman, ne cessa d'emprunter de nous argent en rabatant sur le pact qu'avions avec luy ; et pour ce que le reputions bon homme, chacun luy en bailloit croyant qu'il en eust necessité, ainsi qu'il

[21] *Ibid.*, pp. 72-73 : « Ipse dominus Sabathytanco, calinusmaior, permitteret nobis quod saluos nos ducere disponeret ab hinc usque in Egyptum per loca praefata, et quod ipse in propria persona suis expensis et sumptibus nos comitari deberet a Ierusalem usque in Gazaram, et hoc fide data promisit ».

[22] *Ibid.*, pp. 74-75 : « Totus ille contractus in scriptis redactus sigillis domini praefecti de Ierusalem et maioris calini in cancellaria signaretur et muniretur ».

[23] B. Dansette, *Les pèlerinages occidentaux en Terre Sainte*, cit., pp. 379-381.

> disoit, tant que quant arrivasmes quinze mille, ou la au devant de nous vingt un autre trucheman du dict Gazera, et nous mena coucher en une mazure clouse d'assez basses murailles, ou n'y avait umbre ne couverture, ou gueres que nous peussions retirer pour le chault.
> Ce soir actendions que noz chameaulx et victuailles deussent arriver, mais ne vindrent que le lendemain, environ medy, que trouvasmes qu'il avoit esté prins et desrobé de nos ditz vivres bien largement, nonobstant que le dict trucheman seust quant et quant. Lequel congneusmes depuis estre ung fort larron, car durant que feusmes en ladicte masure, luy et l'autre trucheman de Gazera, nous tindrent en telle craincte et subgection que n'ousions loger pour aller achapter ce que nous estoit necessaire pour nostre vivre ; ne pareillement ne permectoient a aucun y entrer pour nous en apporter, et failloit que eussions tout par leurs mains, et de ce que ne coustoit que ung medin, leur en falloit brailler troys. Et evidentement devant nous desroboient cet argent, et n'en ouzions gueres rien dire de peur d'avoir pis qui nous fut ennuy.[24]

Cet extrait montre très clairement la dépendance des pèlerins vis-à-vis de leurs guides, qui sont leurs seuls interlocuteurs lorsqu'ils se trouvent en dehors de Jérusalem et de ses abords. Les franciscains ou d'autres pèlerins ne sont plus là pour interférer en leur faveur. Les guides savent que les pèlerins ne peuvent se débrouiller seuls et en profitent parfois pour leur extorquer de l'argent ou des vivres.

Félix Fabri, qui éprouve de la sympathie pour les guides de Jérusalem, comme on le verra ci-dessous, se plaint en revanche de ceux qu'il a rencontrés en Égypte, en particulier de ceux du Caire.[25] Une fois arrivé à Alexandrie et désormais entre les mains d'un guide respectable,[26] le dominicain rapporte les méfaits commis par Halliu, l'adjoint du guide principal du Caire :

> Nous remerciâmes aussi Halliu, l'adjoint du truchement du Caire, et ce n'est pas peu de madins que nous fûmes forcés de donner à cet homme si déloyal et mauvais, qui ne nous avait été utile en rien, mais qui avait dissipé notre argent et s'était révélé un protecteur indigne de confiance. En effet, pour raconter un de ses nombreux actes de déloyauté, un chevalier lui confia en secret et de bonne foi, devant la ville d'Alexandrie, une médaille en or de saint Christophe, craignant la lourdeur de la taxe pour un si grand poids d'or. Et, comme nous étions arrivés à la maison, il ne voulut rendre son dépôt au chevalier que s'il lui donnait l'argent qu'il réclamait. Et si le chevalier voulait récupérer son or, il devait le racheter à un prix supérieur à ce qu'il aurait payé comme taxe.[27]

[24] B. Dansette, *Les pèlerinages occidentaux en Terre Sainte*, cit., p. 392.

[25] J. Meyers, « L'encadrement du pèlerin de Jérusalem », cit., pp. 13-15.

[26] Voir le portait qu'il en fait, Félix Fabri, *Les errances de frère Félix*, cit., t. VIII (2020), pp. 526-527.

[27] *Ibid.*, pp. 530-533 : « Licenciauimus eciam Halliu, uicarium trütschelmanni Chayrini, et non paucos madinos coacti fuimus dare illo infidelissimo et malo homini, qui ad nichilum fuera nobis utilis, sed proditor peccuniarum nostrarum et infidelis protector. Nam, ut de multis unam indifelitatem reci-

III. Des relations parfois amicales

Fort heureusement, les choses se passent parfois mieux pour les pèlerins et le long voyage vers l'Égypte peut être l'occasion de nouer des relations plus proches et plus amicales, permettant aux uns et aux autres de s'ouvrir à d'autres cultures et d'autres modes de vie.

Félix Fabri rapporte ainsi les discussions qu'il a pu avoir avec ses guides et en particulier ses rapports assez proches avec celui qu'il appelle le petit *calinus*. Il a eu affaire à lui à deux reprises, lors de ses deux pèlerinages, et les deux hommes ont plaisir à se reconnaître et à se retrouver lorsque Fabri débarque pour la deuxième fois en Terre sainte :

> Une fois le repas terminé, le petit *Calinus*, c'est-à-dire l'adjoint au maître de l'accueil des étrangers, nommé Elphahallo, vint vers nous. Bien que sarrasin, il était honnête, comme on l'apprendra par la suite, et il me connaissait très bien à la suite de mon précédent pèlerinage ; il savait parler italien et un allemand corrompu qu'il avait appris des pèlerins avec lesquels il avait souvent fait le pèlerinage à Sainte-Catherine.[28]

Dans un autre passage, Félix Fabri exprime tout le bien qu'il pense de ce personnage :

> Et j'affirme qu'il y a à Jérusalem deux hommes, vieux et chargés d'années, très utiles tant pour les lieux saints que pour les pèlerins, et je ne peux d'ailleurs imaginer comment vivront les pèlerins à Jérusalem après leur mort. Ce serait à contrecœur que j'accepterais pour ma part de faire pèlerinage à Jérusalem, s'ils n'étaient plus là. Le premier homme est frère Jean[29] dont je viens de parler ; le second est Elphahallo, un Sarrasin, le petit Calinus, un homme bon, dont je parlerai le moment venu.[30]

Les deux hommes ont eu des conversations sur des sujets religieux, en particulier sur la question de l'apostasie et du salut, comme le dominicain le rapporte :

tem, quidam miles tradidit sibi secrete et bona fide ante ciuitatem Alexandriam auream ymaginem sancti Christofori, timens gratuitem thelonei de tanto auri pondere. Et dum uenissemus in domum, nouit militi depositum restituere, nisi daret sibi quam postulabat pecuniam. Et si voluit miles suum rehabere aurum, oportebat eum maiori redimere precio quam exposuisset in theloneo ».

[28] *Ibid*., t. II, pp. 134-135 : « Prandio peracto, uenit ad nos in speluncam calinus paruus, id est magister hospitalis minor, dictus Elphahallo, Sarracenus, probus tamen, ut sequentia docebunt, qui me optime nouit ex priori peregrinacione, et sciebat loqui ytalicum et corruptum theutonicum quod didicerat a peregrinis, cum quibus sepe ad sanctam Katherinam peregrinatus fuerat ».

[29] Procurateur des Franciscains du Mont Sion.

[30] Félix Fabri, *Les errances de frère Félix*, cit., t. IV (2014), pp. 158-159 : « Et dico pro certo quod duo homines sunt in Ierusalem, senes et annosi, utilissimi et locis sanctis et peregrinis, et cogitare non possum qualiter peregrini stabunt in Ierusalem post eorum obitum. Inuitus ego uellem esse peregrinus in Ierusalem eis absentibus. Vnus homo est praefatus frater Iohannes; alter est Elphahallo, sarracenus, calinus minor, bonus homo, de quo suo loco dicam ».

> Il avait une haute opinion de notre foi et de notre salut, mais il croyait que s'il délaissait sa foi, il ne pourrait être sauvé dans la nôtre, tout comme il ne croyait pas qu'un chrétien apostat pût être sauvé dans sa foi. J'ai souvent discuté de ce sujet avec lui. Il connaissait en effet l'italien et un mauvais teuton, qu'il avait appris des pèlerins avec lesquels il traversa 48 fois le désert pour aller au mont Sinaï. Il éprouve un si profond attachement pour les chrétiens d'outre-mer qu'il serait prêt à mourir avec eux : d'ailleurs, il a mis sa vie en danger pour eux puisque, malgré son grand âge et une hernie inguinale, il a tout de même traversé le désert avec les pèlerins, sans la perspective d'aucune récompense, mais simplement pour être avec eux. Il s'inquiète beaucoup de la façon dont les pèlerins pourront après sa mort être conduits à travers le désert et ces contrées. En fait, je m'en inquiète moi-même et je tremble à l'idée de sa mort.[31]

Les relations qui se sont tissées au fil de ses pérégrinations entre Félix Fabri et ledit *Elphahallo* vont bien au-delà d'un simple rapport de protection et de services entre un guide et un voyageur. L'estime réciproque qu'ils semblent avoir l'un pour l'autre, mais aussi les sujets de discussion abordés démontrent une certaine ouverture d'esprit de part et d'autre. Bien qu'il le qualifie constamment de « sarrasin », ce qui peut se comprendre comme une marque de distance implicite, Félix Fabri multiplie les éloges au sujet de ce guide, à plusieurs reprises dans son texte. Tout en marquant la différence religieuse, il montre néanmoins qu'il sait dépasser cette barrière.

Le pèlerin qui a développé les relations les plus amicales avec un de ses guides est sans conteste Bertrandon de La Broquère. On peut mettre en doute son statut de pèlerin, étant donné qu'il était en réalité un espion au service du duc de Bourgogne,[32] mais c'est en pèlerin qu'il a accompli une partie de son voyage et c'est sous la forme d'un récit de pèlerinage qu'il présente son texte : « Ici commence le récit du pèlerinage que Bertrandon de La Broquère fit en terres d'Orient, l'an 1432 ».[33]

Son parcours à Jérusalem et dans les lieux saints est celui d'un pèlerin classique et on y retrouve les mêmes lieux et les mêmes anecdotes que dans d'autres récits. Les

[31] Félix Fabri, *Les errances de frère Félix*, cit., t. V, pp. 92-95 : « De fide nostra et salute magna sensit, sed credidit, si ipsa suam fidem derelinqueret, in fide nostra saluari non posset, sicut nec credidit christianum apostatam in sua fide posse saluari. De hiis sepe contuli cum eo. Sciuit enim lingwam ytalicam et corruptum malum theutonicum, quod didicerat a peregrinis cum quibus XLVIII uicibus per desertum ad montem Synai transiuit, et tanto affectu christianis transmarinis afficitur quod uitam suam cum eis perderet, ymo pro eis se mortis periculis exponit, quia, cum sit senio confectus et in genitalibus ruptus, cum peregrinis tamen deserta pertransit, nullius praemii intuitu, sed ut sit cum eis. Ingens sibi cura est quomodo peregrini post suam mortem possint duci per desertum et per illas regiones. Sed et michi ipsa cura est, et mortem eius horreo ».

[32] Cf. J. Paviot, *Les ducs de Bourgogne, la croisade et l'Orient (fin XIIIe siècle-XVe siècle)*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris 2003, pp. 73-78 ; M.-C. Gomez-Géraud, « Lire le voyage à la fin du XVe siècle. Comment situer le *Voyage* de Bertrandon de la Broquière? », in J. Devaux-M. Marchal-A. Velissariou (eds.), *Ecrire le voyage au temps des ducs de Bourgogne*, Brepols, Turnhout 2021, pp. 23-31: 25.

[33] Bertrandon de La Broquère, *Le voyage d'Orient*, cit., p. 37.

choses changent lorsque le voyageur traverse la Syrie et se rend jusqu'en Turquie. Il chevauche alors en compagnie d'un mamelouk, qui le protège et s'occupe de lui lors des arrêts :

> Quand ce Mamelouk me vit ainsi seul, ne sachant pas parler la langue du pays, il voulut, par bienveillance, être mon compagnon et me fit rester avec lui. Parce qu'il n'avait pas de tente, nous campâmes parfois dans des vergers sous les arbres : là, je commençai à apprendre à coucher à même le sol, à boire de l'eau sans vin et à m'asseoir les jambes croisées, ce qui, au début, me fut un peu difficile. Mais le plus dur pour moi fut de chevaucher avec de courts étriers : je m'en retrouvai parfois si embarrassé qu'après avoir mis pied à terre je ne pouvais remonter sur ma monture sans aide, tant j'avais mal aux mollets. Après m'y être habitué, cette façon de faire me fut plus aisée que la nôtre.[34]

Ce « compagnon » de voyage a joué un très grand rôle dans l'expédition de Bertrandon, non seulement en lui permettant de parcourir des espaces et de se rendre dans des lieux qui étaient considérés comme interdits ou extrêmement dangereux pour un Latin, mais aussi en l'initiant au mode de vie local, à leur façon de monter à cheval, comme on vient de le voir, mais aussi de manger, de se vêtir :

> Le premier soir où je soupai avec lui, nous ne mangeâmes que du pain, du fromage et du lait. Il avait fait mettre une nappe comme celle que tous les gens de bien ont l'habitude de transporter de ce côté-ci de la mer. Elle était ronde, d'une largeur d'environ quatre pieds, et sur son pourtour, il y avait des courroies pour la fermer comme on fait d'une bourse : quand on a mangé, on la ferme et on ne perd rien, ni une miette de pain, ni un grain de raisin s'il y en a, tout est enfermé dedans.[35]

Sur ses conseils, Bertrandon se rend au bazar de Hama afin

> d'acheter ce que mon Mamelouk m'avait dit qu'il me fallait avoir pour être comme les autres: à savoir le bonnet qu'on met sous la coiffure et d'autres petites coiffes de soie à la mode des Turcomans, des cuillers de Turquie, un briquet et des couteaux, un peigne et son étui, un récipient en cuir pour boire de l'eau. […] J'achetai un capinat qui est une robe de feutre blanc, très fin, que la pluie ne transperce pas, et un carquois tout garni.[36]

Pour des raisons de sécurité, le voyageur se travestit d'une certaine façon en s'habillant en « turcoman » et en s'en procurant tous les accessoires. En lui donnant les moyens de passer presque inaperçu dans ces contrées hostiles, le guide de

[34] *Ibid.*, pp. 82-83.
[35] *Ibid.*
[36] *Ibid.*, pp. 86-87.

Bertrandon l'amène également à s'ouvrir à une culture étrangère et à s'en approprier les codes.[37]

Ce mamelouk sauve aussi plusieurs fois la vie de Bertrandon en prévenant les dangers de la route ou en déjouant les pièges que lui tendent d'autres voyageurs ou des rencontres sur leur chemin. Ce n'est toutefois qu'en le quittant que Bertrandon nous donne son nom : Mahomet.[38] Tout au long des pages qui précèdent, il ne l'appelle que « mon mamelouk ». Et c'est au moment de se séparer de lui, également, qu'il en fait un portrait plein de louanges :

> Là, je pris congé de mon Mamelouk qui se nommait Mahomet, et avait tant fait de bonnes choses pour moi. Il agissait ainsi par grande charité, et s'il n'avait été là, je n'aurais pu accomplir mon voyage qu'à grand-peine, car on ne trouvait rien, sinon dans les grandes villes ; j'aurais eu grand-faim et grand-froid, et mon cheval encore plus : en effet, mon Mamelouk avait fait pour moi comme pour lui, et pour mon cheval comme pour le sien. J'écris ceci afin de me souvenir qu'un homme qui ne partageait pas notre foi, pour l'honneur de Dieu, m'a fait tant de bien. En sus, il faisait volontiers l'aumône à ceux qui la lui demandaient pour l'amour de Dieu. Quand il partit, il ne voulut rien accepter de moi sinon un fin couvre-chef, confectionné avec nos toiles d'Europe, dont il se réjouit beaucoup. Puis, il me fit dire toutes les situations dangereuses où j'avais risqué d'être tué et dont il avait été informé, et me fit prévenir de désormais bien m'aviser des sarrasins que je prendrai pour compagnons, car on en trouve d'aussi mauvais que les Francs.[39]

Le cas des relations nouées entre Bertrandon de La Broquère et son compagnon de voyage est probablement unique et va bien au-delà de ce que la plupart des pèlerins en Terre sainte et au Proche-Orient ont pu expérimenter. Néanmoins, l'exemple de Félix Fabri montre que des échanges, des discussions, des relations cordiales, voire une estime réciproque, étaient possibles entre les pèlerins et les personnes – guides, interprètes – chargées de les accompagner et de les encadrer. Ceci était davantage possible pour les pèlerins effectuant le grand pèlerinage, c'est-à-dire l'extension vers le Sinaï et l'Égypte, où la longueur du trajet, ses difficultés et ses dangers pouvaient favoriser un rapprochement entre les voyageurs et leur guide. À condition toutefois, qu'ils n'aient pas affaire à un guide avide de leur soutirer argent et vivres, comme certains pèlerins en ont fait l'expérience.

Pour la majorité des pèlerins, ceux qui accomplissaient seulement le pèlerinage de Jérusalem et des lieux saints alentours, il n'était guère question de développer quelque relation de proximité avec leur guide. La visite des différents lieux de dévotion se déroulait par ailleurs sur un rythme et dans des conditions tels que peu de

[37] Sur la relation entre Bertrandon et « son » mamelouk, voir aussi N. Sghaïer, *Les voyageurs occidentaux à la découverte de l'altérité musulmane au bas Moyen Âge. L'exemple de Bertrandon de la Broquière*, in « Frontière.s. Revue d'archéologie, histoire et histoire de l'art » 1 (2019), pp. 35-44.

[38] Bertrandon de La Broquère, *Le voyage d'Orient*, cit., p. 117.

[39] *Ibid.*, pp. 117-118.

temps était laissé aux uns et aux autres pour nouer une conversation. Ce que les pèlerins rapportent au sujet des populations locales – musulmans, juifs ou chrétiens dits de la ceinture – ou de pèlerins appartenant à d'autres branches du christianisme est d'ailleurs en grande partie stéréotypé et repris d'un récit à un autre, révélant ainsi une source commune d'information et non une ouverture personnelle aux autres.[40]

[40] Cf. A.-D. von den Brincken, *Die « Nationes christianorum orientalium » im Verständnis der lateinischen Historiographie. Von der Mitte des 12. bis in die zweite Hälfte des 14. Jahrhunderts*, Böhlau, Cologne 1973.